

The Great Dictator
Panégryriques inquiets
Le Dictateur, États-Unis 1940, 124 minutes

Philippe Théophanidis

Number 224, March–April 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59200ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Théophanidis, P. (2003). Review of [The Great Dictator : panégryriques inquiets / *Le Dictateur*, États-Unis 1940, 124 minutes]. *Séquences*, (224), 45–45.

THE GREAT DICTATOR

Panégryques inquiets

The *Great Dictator* prend à nouveau l'affiche sur nos écrans, quelque soixante ans après son premier lancement. Mise à part la possibilité qu'offre cette résurrection opportune de (re)découvrir l'œuvre sur grand écran, c'est le spectacle de sa réception, surtout, qui fait événement. Sur tous les fronts se fait sentir comme une envie irréprouvable de lire dans ce film et dans la figure de son réalisateur quelque chose de plus, de foncièrement bon et de terriblement actuel. Il y aurait là peut-être comme un remède — même si l'on ne s'entend pas sur la nature du mal à traiter. Alors que certains espèrent déjà voir Charles Spencer Chaplin élu Homme de l'Année 2003 (Homme du Siècle ? Prix Nobel de la Paix ?), d'autres songent sérieusement qu'il pourrait être bénéfique de présenter *The Great Dictator* à un George W. Bush ou un Saddam Hussein. Après tout, Chaplin n'est-il pas aussi bien un « philosophe saltimbanque » (*Le Monde*) qu'un « clown humaniste » (*Le Devoir*) ayant toujours fait montre, par-dessus le marché, d'une exemplaire « conscience citoyenne » (*L'Humanité*). Son film, « incroyablement prophétique » (*Libération*), propose « le rire contre la barbarie » (*Le Monde*) et offre un « plaidoyer naïf et édifiant » (*Le Figaro*, plus réservé). Ainsi décoré, peut-on encore douter qu'il ne puisse aujourd'hui servir de « déclencheur de conscience » (*Voir*, Montréal) ? Cette vaste entreprise d'intronisation rétrospective qui cherche, notons-le, à se produire en partie à l'extérieur du paysage cinématographique, implique évidemment de niveler les ambiguïtés qui sont rattachées à la fois au film et à son réalisateur. Formidable message d'espoir pour un monde meilleur : où en sommes-nous un demi-siècle plus tard ? Dénonciation des totalitarismes : qu'est-il advenu de Staline ? Manifeste pour la paix : a-t-on oublié qu'il s'agit d'un appel aux armes ? Puissante comédie engagée : pourquoi alors a-t-elle mis fin aux péripéties du légendaire personnage Charlot ?

À cet égard, *The Great Dictator* est particulièrement intéressant puisque Charlot, qui avait jusqu'ici remporté un succès monstre comme héros du cinéma muet, y prend la parole pour la toute première et dernière fois. Charles Chaplin, dans ses films subséquents, de *Monsieur Verdoux* (1947) à *A Countess from Hong Kong* (1967) ne fera jamais plus appel au chapeau melon et à la canne de bambou. L'ultime intervention parlée du personnage, placée en épilogue du film, forme le fameux discours pour un « monde meilleur » qui a été autant salué pour sa dignité généreuse que critiqué (surtout à sa sortie) pour son sentimentalisme simplet et ses convictions idéologiques. Charles Chaplin s'engage (comme jamais il ne l'avait jusque-là, cela même en tenant compte de la charge politique plus ou moins explicite de ses films précédents) et Charlot quitte la scène. Le clown ouvre la bouche et l'époque l'avale. Lorsque le film sort aux États-Unis, en 1940, le pays n'est pas encore en guerre et plusieurs voix supportent toujours ardemment la politique isolationniste. *The Great Dictator* dérange et, dans l'ensemble, les critiques américains lui offrent un accueil réservé, voire carrément hostile (ce qui, il faut le noter, n'a pas d'in-



Un devoir moral de plus en plus mesuré

cidence sur son important succès populaire). À la même période, lorsque le film arrive sur les écrans britanniques, la critique est enthousiasmée. C'est qu'à la différence des États-Unis, la Grande-Bretagne a engagé la guerre contre l'Allemagne depuis déjà un an.

Qu'est-il arrivé depuis ? Pourquoi cette réception mitigée a-t-elle cédé la place, en apparence du moins, à l'hégémonie triomphale que l'on connaît ? Il est intéressant de penser que l'avènement de la parole dans *The Great Dictator*, et à plus forte raison celle qui produit le discours final, met fin à la tradition du cinéma burlesque américain. Avec Charles Chaplin, le clown substitue peu à peu une volonté de divertir libre de toute contrainte à un devoir moral de plus en plus mesuré. Le rire ne fait plus trembler, il soigne. Nouveau programme, nouveaux bouffons : *The Great Dictator* forme ainsi le terreau à partir duquel surgiront les futurs E.T., Docteur Patch, Guido (*La vie est belle*, 1997) et compagnie. Ce qui se présentait à l'époque comme une innovation cinématographique ambivalente aura donc, dès l'après-guerre, rapidement été reconfiguré et assujéti à l'effort déployé par l'espèce pour se réinventer une dignité. L'insistance dogmatique avec laquelle l'actualité de ce film est aujourd'hui scandée et ses qualités systématiquement converties en vertus (selon la devise morale courante) semblent indiquer que l'« outil » n'est pas périmé et le travail loin d'être terminé.

Philippe Théophanidis

■ Le Dictateur

États-Unis 1940, 124 minutes — Réal. : Charles Chaplin — Scén. : Charles Chaplin — Photo : Karl Struss, Rolland Tothoroh — Mont. : Willard Nico — Son : Percy Townsend, Glenn Rominger — Mus. : Meredith Willson, Charles Chaplin — Déc. : J. Russell Spencer — Int. : Charles Chaplin (Hynkel / le barbier juif), Jack Oakie (Napaloni), Reginald Gardiner (Schultz), Henry Daniell (Garbitsch), Billy Gilbert (Field Marshal Herring), Grace Hayle (Madame Napaloni), Carter DeHaven (l'ambassadeur de Bacteria), Paulette Goddard (Hannah) — Prod. : Charles Chaplin — Dist. : MK2.